

PROPOS D'ACTUALITÉ

CAMPAGNE « S.O.S. FORÊTS TROPICALES »

Transcription de l'émission CARREFOUR diffusée
par RADIO FRANCE INTERNATIONAL

Entretien dirigé par Catherine RUELLE

NDLR

Ce qui suit est la transcription de l'émission CARREFOUR.

Cette émission était dirigée par Catherine RUELLE.

Y ont pris part : M. Louis HUGUET, Directeur Général du CENTRE TECHNIQUE FORESTIER TROPICAL et M. Michel BATISSE, Sous-Directeur Général Adjoint pour les Sciences à l'UNESCO. Le fait qu'il s'agisse d'une transcription d'émission improvisée explique que le texte soit celui d'un style oral.

RADIO-FRANCE INTERNATIONAL (R.F.)

La charte mondiale de la nature vient d'être adoptée par l'Assemblée Générale des Nations Unies.

Préparée depuis 7 ans, cette charte stipule les devoirs et les responsabilités des Etats envers la nature. Les Etats devront désormais les inclure ces droits et ces responsabilités dans leur législation. La charte souligne que la destruction des systèmes naturels conduit à l'effondrement des structures économiques, sociales et politiques de la civilisation.

Parallèlement à cette action des Nations Unies, le Fonds Mondial pour la nature vient de lancer à BALI, en Indonésie, une grande campagne intitulée : « S.O.S. FORÊTS TROPICALES ».

Depuis plusieurs années on constate, en effet, une accélération inquiétante des dégradations graves des forêts et même dans certaines zones, circonscrites il est

vrai, des destructions alarmantes. Or, la forêt tropicale joue de nombreux rôles dans le domaine de la conservation des sols, de la régulation des systèmes hydriques et peut-être plus encore de régulateur du système climatique mondial. La forêt tropicale est aussi et ce n'est pas là sa moindre importance, le plus grand réservoir d'espèces animales et végétales du monde, le dépositaire privilégié, en quelque sorte du capital génétique de l'humanité. On comprend donc l'importance qu'attachent les Organisations Internationales comme : l'UNESCO et la FAO, qui viennent de publier un rapport très détaillé sur l'état des connaissances actuelles, ou bien encore le PNUE, l'UICN et le Fonds Mondial pour la Nature, à la sauvegarde de ces forêts tropicales qui font partie non seulement du patrimoine national mais du patrimoine de l'humanité dans son ensemble.

— RADIO-FRANCE

Encore faudrait-il d'abord M. Louis HUGUET préciser ce que l'on entend exactement par forêts tropicales ?

- Louis HUGUET
(L.H.)
- Les forêts tropicales sont évidemment celles qui se trouvent dans les pays tropicaux, c'est-à-dire qui se trouvent entre le tropique du Capricorne et le tropique du Cancer. Evidemment quand on arrive aux zones désertiques comme le Sahara, la forêt disparaît complètement, mais on trouve des arbres formant forêt jusque très près du Sahara. Si vous voulez, pour classer très simplement ces types de forêts, vous avez : les forêts denses qui se trouvent dans les zones les plus humides de part et d'autre de l'Equateur, là où toute l'année il fait chaud et humide, là où il tombe au moins 2.000 mm d'eau, par an et quand vous allez vers le Nord ou même vers le Sud, en simplifiant beaucoup évidemment, la forêt s'éclaircit, le climat devient beaucoup plus sec et vous avez des forêts beaucoup plus clairsemées mais qui n'en restent pas moins des forêts.*
- R.F.
- Est-ce que ces forêts tropicales sont plus fragiles que les forêts des pays tempérés ?
- L.H.
- Elles sont plus fragiles que les forêts des pays tempérés en effet, parce que les climats tropicaux, même s'ils sont humides sont des climats excessifs. Ce sont comme on dit en un terme un peu pédant « des écosystèmes », en général très fragiles, et quand on a détruit une forêt complètement il est assez difficile sinon impossible de la reconstituer identique à elle-même.*
- R.F.
- Quelle est la superficie, parce que nous n'en avons pas parlé de la superficie totale de ces forêts ?
- L.H.
- Très simplement, il y aurait 2 milliards d'hectares dans les pays tropicaux qui représenteraient 40 % de la surface émergée dans les zones tropicales. Vous voyez c'est déjà beaucoup, que 40 % des pays tropicaux situés entre les deux tropiques soient boisés, c'est tout de même la preuve qu'il reste quand même pas mal de forêts. Dans quel état ? L'état est variable.*
- Pour simplifier encore plus, je dirais que de ces 2 milliards vous en avez la moitié moins 20 %, c'est-à-dire 1 milliard moins 20 %, qui se trouvent dans les zones sèches et qui sont des forêts fragiles, le fameux SAHEL, qui sont des forêts clairsemées. Alors si vous voulez, il y aurait disons de 700 millions à 800 millions d'hectares. Par contre dans la zone humide, il y en aurait la moitié plus 20 %, c'est-à-dire 1 milliard 200 millions d'hectares de forêts tropicales humides. Dans les zones humides, prenons le GABON, prenons l'AMAZONIE. Par contre les forêts sèches se trouveraient en HAUTE-VOLTA, SÉNÉGAL pour prendre des exemples, comme le CHACO au PARAGUAY.*
- R.F.
- Enfin actuellement on parle beaucoup de destruction de ces forêts tropicales, de dégradation des forêts tropicales. Est-ce que l'on peut lancer un cri d'alarme comme le fait la presse en appelant à la catastrophe et en mettant en garde pour la disparition de ces forêts d'ici l'An 2000. Est-ce qu'on en est à cette situation catastrophique M. HUGUET ?
- L.H.
- La destruction annuelle relative, d'après les études de la FAO, annuelle n'est-ce pas, se situerait dans une fourchette de 0,32 à 0,56 %. Par un calcul très élémentaire, on démontrerait qu'à ce rythme là il y en aurait pour 300 ans si chaque année on détruisait la même surface de forêts, pour 300 ou 200 ans. Ainsi la destruction totale des forêts tropicales n'est pas pour demain.*
- R.F.
- Mais cette destruction totale ne veut pas dire effectivement qu'il n'y a pas des régions où la situation est très critique ?
- L.H.
- Tout à fait exact, et il faut nuancer, comme toujours ; il n'y a pas une forêt tropicale, il n'y a pas un cas de destruction, il y a des forêts tropicales de différents types et des cas de destruction, il y a ce que l'on appelle des zones critiques et dans ces zones critiques il y a vraiment un problème grave, alarmant. Vous avez tous entendu parler du SAHEL ; c'est très exact dans le SAHEL la destruction de la forêt a entraîné une destruction des sols, des pâturages, etc... Dans certaines montagnes tropicales également vous avez des sols exposés à l'érosion, alors là c'est grave de détruire la forêt ; on peut y remédier mais c'est par d'autres méthodes, mais c'est quand même assez difficile. Dans les petites îles,*

HAITI est un bon exemple, où le paysan a détruit la forêt pour des raisons historiques d'ailleurs. Il y a des zones critiques graves. Donc problème général sérieux mais pas alarmant, mais dans des zones critiques problème grave et même alarmant.

R.F.

M. BATISSE, j'aimerais que vous nous expliquiez justement pourquoi dans ces zones critiques et en général d'ailleurs, la destruction de ces forêts provoque cette émotion. Qu'est-ce que représente la forêt tropicale ?

— Michel BATISSE
(M.B.)

Si on y regarde de près, la forêt tropicale — quel que soit le type auquel elle appartient — est très différente de la forêt tempérée, la forêt à laquelle nous sommes habitués dans nos pays, et elle est encore plus différente de la forêt du Nord, la grande forêt de conifères du CANADA ou la grande forêt de bouleaux de SIBÉRIE.

Ce qui caractérise la forêt tropicale c'est une extrême complexité, une prodigieuse diversité des espèces. C'est vraiment une forêt très compliquée et comme elle est très compliquée elle a des mécanismes internes de régulation et de fonctionnement où toutes sortes d'espèces animales et végétales agissent les unes sur les autres pour maintenir la forêt dans un certain équilibre de vie. Toute intervention dans ce système très complexe a pour effet de le simplifier et par conséquent de le rendre fragile, de le rendre vulnérable et c'est cette particularité qui différencie le plus la forêt tropicale dans son ensemble des autres forêts.

Cependant M. HUGUET a très bien fait de noter la très grande diversité des situations. Il y a par exemple des forêts tropicales qui sont situées sur des sols très riches et des forêts tropicales qui sont situées sur des sols très pauvres. Dès lors, les mécanismes de fonctionnement de ces forêts tropicales sont complètement différents. Par exemple, dans le cas de l'AMAZONIE qui est un cas dont on parle souvent de façon trop générale il y a de très grandes étendues de forêt où le sol est extrêmement pauvre, et où l'on a une fausse impression de richesse biologique. Bien sûr la biomasse, c'est-à-dire la quantité de matière vivante y est importante, mais elle est produite sur un sol qui pratiquement n'existe pas, selon des mécanismes de vie qui sont tout à fait extraordinaires et que l'on commence à peine à comprendre. Dans de telles forêts par exemple, les racines se mettent à pousser vers le haut parce que c'est vers le haut qu'elles vont chercher les éléments nutritifs et non pas vers le sol où normalement on les trouve dans les autres régions. De même, des mécanismes de rétention de la pluie sur les feuilles, se produisent grâce à tout un tas de petites plantes, de petites algues, de petits champignons qui permettent à la pluie de ne pas ruisseler trop rapidement dans ces forêts où il tombe énormément d'eau. De tels mécanismes, encore une fois que l'on connaît à peine, permettent à la forêt de se maintenir dans les conditions où elle se trouve naturellement. A partir du moment où l'on touche à cette forêt on perturbe ces mécanismes et on risque notamment d'introduire des systèmes de production qui ne permettent pas le maintien de la productivité. Dans ce contexte, je crois qu'il y a un certain nombre d'éléments que vous avez vous-même indiqués et qui donnent une importance toute particulière à la forêt tropicale. Je voudrais d'abord noter que le taux de déboisement soit définitif, soit partiel, est quand même important. Il s'est considérablement accru au cours des dernières années et c'est sans doute ce qui explique l'inquiétude que l'on constate aujourd'hui. On dit dans l'étude de la FAO qui est extrêmement intéressante et porte sur 76 pays, que 11 millions d'ha environ seraient affectés chaque année. Il faut bien voir ce que représentent 11 millions d'ha par an. Cela représente en 5 ans la superficie de la France. Ce n'est donc pas une petite superficie mais une superficie déjà très importante. On se trouve donc là à une échelle de modification de la forêt qui est une échelle massive, les conséquences en sont multiples. Elles portent sur le régime des eaux parce que l'une des fonctions fondamentales de la forêt c'est la régulation de l'eau, la régulation des bilans hydriques : le déboisement perturbe le régime des eaux en le rendant plus irrégulier. Il perturbe aussi le sol parce qu'il provoque l'érosion et qu'il entraîne en pays tropical sa dégradation parfois irréversible avec apparition de phénomènes de latéritisation, c'est-à-dire de création d'une véritable croûte sur les endroits qui ont été déboisés. En plus de ces conséquences sur l'eau et sur le sol, le déboisement massif comporte des conséquences encore mal connues, mais sans doute importantes sur le climat local ainsi que sur l'ensemble du climat de la planète puisque la forêt est le fixateur par excellence du gaz carbonique.

— R.F. La forêt absorbe du gaz carbonique et rejette de l'oxygène ?

— M.B. En gros, oui, par le mécanisme de la photosynthèse.

— R.F. A l'inverse du poumon ?

— M.B. Disons que le cas du poumon est plus simple, car la forêt consomme aussi de l'oxygène pour décomposer les déchets qu'elle produit. Mais le problème du gaz carbonique est très important car on a tendance à en rejeter de plus en plus dans l'atmosphère. La teneur en gaz carbonique du monde augmente constamment du fait de l'utilisation croissante des combustibles fossiles et autres. Ce n'est pas dangereux pour la respiration et on ne risque pas non plus de manquer d'oxygène contrairement à ce que l'on a dit parfois. Le problème est que l'augmentation du gaz carbonique de l'atmosphère a tendance à rendre cette atmosphère plus réceptive au rayonnement solaire : elle agit alors comme une serre où le rayonnement solaire est en quelque sorte prisonnier et ne repart plus de la Terre en aussi grande proportion — par conséquent la Terre a tendance à se réchauffer avec l'augmentation du gaz carbonique. Or, un réchauffement de la Terre est une chose dont les conséquences pourraient être, pas immédiatement mais dans un avenir quand même prévisible, absolument dramatiques puisque cela aboutirait entre autre à faire fondre une partie des glaces du Pôle et par suite à élever notablement le niveau des Mers. C'est donc un problème très grave pour l'avenir. — Or, actuellement on ne sait pas quel est le rôle exact de la forêt, et notamment de la forêt tropicale, dans ce cycle général du CO₂ et notamment dans la fixation du CO₂.

Enfin, il y a un dernier point qui est peut-être le plus important. Comme nous le disions au début, la forêt tropicale est un écosystème extrêmement compliqué, et il est compliqué notamment parce qu'il contient une quantité d'espèces fabuleuses.

Il est beaucoup plus riche au point de vue du nombre des espèces, aussi bien animales que végétales d'ailleurs, que n'importe quel autre écosystème du monde. Si l'on estime qu'il y a dans le monde à peu près 5 millions d'espèces animales et végétales on peut dire qu'il y en a à peu près 2,5 millions dans les seules forêts tropicales. Ainsi, la moitié des espèces animales et végétales du monde se trouvent dans les forêts tropicales mais je m'empresse de dire que sur ces 2,5 millions d'espèces qui existent dans les forêts on n'en connaît probablement pas plus de 500.000 à l'heure actuelle, c'est-à-dire qu'il y a énormément d'espèces et de mécanismes de vie que l'on ne connaît pas. Mais ces espèces et ces mécanismes que l'on ne connaît pas sont très importants parce que c'est toute la richesse de ce que l'on appelle le capital génétique de la Terre et par conséquent de l'humanité, capital irremplaçable auquel on a sans cesse besoin de faire appel pour la sélection des plantes, l'agriculture, la sylviculture, la médecine, etc... Donc le problème peut être le plus important et c'est pour cela que le Fonds Mondial de la Nature a lancé un cri d'alarme concernant la forêt tropicale c'est d'assurer la conservation de ce capital génétique des espèces.

— R.F. Messieurs, nous venons donc d'évoquer l'état de dégradation des forêts tropicales et les conséquences dramatiques qu'aurait une déforestation accrue sur l'équilibre écologique des pays concernés mais aussi sur l'équilibre de la planète toute entière. Venons-en maintenant aux causes de ces destructions : quand on pense déforestation on pense immédiatement exploitation industrielle, coupe des arbres pour l'industrie du bois ou bien encore coupe massive dans le cadre de construction de barrages ou le percement de routes intercontinentales comme la transamazonienne par exemple.

M. HUGUET les exploitants industriels, les grandes compagnies multinationales sont-ils les premiers responsables de la destruction de ces forêts ?

— L.H. *Faisons d'abord justice aux exploitations commerciales, aux exploitations qui alimentent l'exportation des bois tropicaux que nous importons en France et que nous utilisons partout dans nos maisons, pour nos portes, fenêtres, etc... Le volume d'abord est assez faible, il n'est certainement pas plus de 1/10^e du volume exploité dans les forêts tempérées. Ce volume est de 50 millions de M3 par an ; c'est vraiment négligeable. Mais l'effet de l'exploitation forestière commerciale, je dis commerciale pour l'exportation, sur la forêt elle-même n'est pas aussi grave que l'opinion publique le croit en général, parce que,*

comme l'a dit M. BATISSE, comme ces forêts sont très hétérogènes que toutes les espèces ou tous les types d'arbres qui sont dans la forêt ne sont pas bons pour être exportés, l'exploitant forestier « écrème » la forêt, prend les plus beaux arbres et ne les prend qu'en petites quantités.

Par exemple, en Afrique on ne prend en ce moment pas plus de 2 ou 3 arbres par ha. En Amérique latine, où l'exploitation forestière commence à peine, c'est à peu près la même chose. C'est sensiblement plus dans les forêts d'Asie qui sont plus riches et plus homogènes. Par conséquent, en règle générale l'exploitation commerciale ne détruit pas la forêt, elle l'appauvrit, elle l'écrème, elle peut faire disparaître certaines richesses génétiques comme l'a dit M. BATISSE, mais ce n'est pas elle qui détruit la forêt.

— R.F. C'est une règle générale, mais est-ce que dans le cas de certains pays, je pense par exemple la Côte-d'Ivoire on n'arrive pas à une déforestation tragique ?

— L.H. En Côte-d'Ivoire, je l'affirme sans aucune hésitation, ce n'est pas l'exploitation forestière commerciale qui a directement détruit la forêt. Il faut bien le dire, mais tout de suite j'ajoute pour être juste et honnête que les routes construites par les exploitants forestiers ont permis aux paysans d'entrer dans la forêt et de la détruire. Par conséquent, en règle générale, l'exploitation forestière commerciale est une cause indirecte et non pas une cause directe de la destruction des forêts. J'élimine également les barrages : après tout remplacer une forêt par un barrage qui permettra d'utiliser l'eau pour l'irrigation ou pour l'électricité, je dirais que c'est une bonne chose, ce n'est pas une mauvaise chose d'autant plus que le barrage ne détruit pas les sols puisque ça ne bouge pas, sous un barrage le sol ne bouge pas.

Les routes comme la Transamazonienne, en effet, ont été des facteurs de destruction pour la même raison que les routes construites par les exploitants forestiers, c'est-à-dire qu'elles ont permis aux pauvres gens du Nord-Est, du fameux quadrilatère de la faim, d'entrer, de défricher et de détruire la forêt, quelquefois d'une façon irrémédiable, d'accord, là nous en sommes tout à fait d'accord. Alors venons en, si vous voulez à ce qui est je dirais le facteur, mais non pas le responsable de la destruction. Le facteur le plus important de la destruction des forêts eh bien c'est le petit paysan pauvre et/ou sans terre ou l'éleveur pauvre qui n'a pas d'autres méthodes pour se nourrir que de couper la forêt, la laisser sécher sur pied, la brûler, de pratiquer le système des essarts qui était pratiqué en France il n'y a pas plus de 100 ans. Sur les cendres encore chaudes de cette forêt brûlée, il plante son maïs, son manioc, etc... et pendant un ou deux ans il obtient une récolte relativement importante, ensuite le sol s'appauvrit, il va plus loin s'il le peut, s'il ne le peut pas il va vers une zone de forêt appauvrie par des cultures antérieures, et quand la population croît ou quand la disponibilité en terres diminue il revient sur les endroits qui s'étaient plus ou moins reboisés entre-temps et on arrive à la destruction de la forêt protectrice ou productrice, telle que l'a décrite M. BATISSE. Par conséquent, le grand facteur de destruction c'est le paysan, ou l'éleveur dans les zones sèches pauvres.

— R.F. Mais cette agriculture, cette forme d'agriculture itinérante existe depuis des centaines d'années. Alors qu'est-ce qui s'est passé pour que la destruction des forêts s'accélère ? Michel BATISSE :

— M.B. Je pense effectivement que ce qui s'est passé avant tout c'est qu'il y a davantage de monde et qu'il y a une pression plus forte des populations sur les terres. Une coupe de forêt et une agriculture sur brûlis faites disons tous les dix ans ou tous les quinze ans, avec une jachère qui dure donc 10 ou 15 ans, permet parfaitement la régénération de la forêt. Mais malheureusement on fait maintenant la même chose sur une période de 4 ou 5 ans et cette accélération du rythme ne permet plus la régénération. C'est probablement cela la chose la plus grave dans de nombreux cas. Dans le même temps, je voudrais dire aussi que tout en étant d'accord avec mon ami HUGUET que l'exploitation massive par les grandes entreprises en particulier n'est certainement pas le facteur principal, il y a quand même un fait assez préoccupant, à savoir l'accélération de cette exploitation avec le temps. Ce qui était il y a encore quelques années un phénomène secondaire prend, du moins dans certains pays, des proportions assez inquiétantes.

— R.F. C'est-à-dire, on parle même d'or vert pour parler des forêts, c'est une ressource qui rapporte des revenus énormes ?

- M.B. C'est une ressource dont il faut bien dire que le monde industriel est très affamé, essentiellement pour son bois d'œuvre. L'exportation de bois à partir des forêts tropicales était de 4 millions de m³ en 1950, ce qui n'est presque rien, mais elle est passée en 1975 à 40 millions de m³, ce qui n'est peut être pas encore énorme, mais représente quand même une multiplication par 10 en l'espace de 25 ans. Si on continuait sur cette courbe on arriverait rapidement à une exploitation excessive de la forêt, d'autant plus que cette exploitation n'est pas toujours malheureusement conduite de la meilleure façon possible et qu'il existe déjà des exemples de destructions par trop brutales.
- R.F. Avez-vous des exemples particuliers à l'esprit ?
- M.B. Ça ne fait jamais plaisir aux gens qu'on leur dise que dans leur pays on n'exploite pas la forêt de façon convenable, mais je crois qu'il y a une raison à ce que la forêt tropicale soit facilement abîmée. C'est la raison dont parlait M. HUGUET tout à l'heure, c'est-à-dire que l'on va couper un arbre donné à un endroit donné et que l'arbre suivant de même espèce que l'on veut atteindre se trouve peut-être à 100 m de là en raison de l'extraordinaire diversité de la forêt. Alors entre le premier arbre et le deuxième arbre on fait parfois beaucoup de gâchis ; ce facteur est important et les méthodes d'exploitation de la forêt tropicale en tant que forêt ne sont pas aussi élaborées que celles des forêts tempérées.
- R.F. Est-ce que cette exploitation a amené des destructions assez graves dans certains pays ?
- M.B. Je crois que oui et je pense en particulier à l'Amérique Centrale.
- R.F. Louis HUGUET, vous avez parlé du problème de l'agriculture itinérante, il y a encore un autre problème qui me semble aussi important c'est celui du bois de feu. Cette recherche du bois de feu par les paysans est une cause sinon une des causes principales du moins une des causes très importantes de la dégradation des forêts tropicales ?
- L.H. *Tout à fait exact et il est vrai que dans les pays du SAHEL, c'est-à-dire toute la bande qui s'étend depuis le SÉNÉGAL, MALI, la HAUTE-VOLTA, le NIGER, le SOUDAN, dans les zones au-dessous de 400 mm d'eau où la nature n'est pas généreuse, où la forêt croît très peu, où la population a crû, où le bétail a augmenté, il y a un problème de bois de feu. Il faut savoir que dans les zones rurales d'Afrique au moins 80 % de l'énergie est fournie par le bois et que toute la cuisine se fait au bois. Il y a donc un grave problème et il y a des destructions de forêt, une désertification, employons le mot, qui est « GRAVE », alors ça je le range dans les zones critiques, notez bien qu'il s'agit de zones sèches, de forêt sèche, de forêt en général assez ouverte et non des forêts humides, celles d'où on exporte les 50 millions de m³ par an et dont on vient de parler.*
- Parlons des remèdes : ils ne sont pas faciles à appliquer, il faut bien le dire parce que planter des arbres là où il ne tombe que 400, 200 mm d'eau, ce n'est quand même pas facile et c'est coûteux parce qu'il faut des travaux assez profonds du sol et c'est un très grave problème qui ne peut pas être justifié par le calcul économique habituel : j'investis tant et récupère tant. Dans le fond le problème ne sera résolu que dans la mesure où les paysans se rendront compte que leurs enfants vont souffrir plus qu'eux-mêmes de cette crise et se sacrifieront et travailleront pour planter, mais encore faut-il qu'ils aient des motivations pour planter. Alors nous abordons d'autres problèmes, problèmes sociaux, problèmes culturels, qui ne sont pas faciles à résoudre également.*
- R.F. Quelques exemples précis : en Inde par exemple, plus de 50 millions de tonnes de bois sont ramassées chaque année dans les forêts sous forme de fagots, donc qui servent à alimenter les fourneaux, etc... Au Brésil, non seulement on se sert du bois pour faire la cuisine, on se sert donc dans les familles et on se sert également du bois pour produire de l'électricité destinée à alimenter par exemple des usines de pâte à papier, des scieries, même des agglomérations urbaines. Qu'en TANZANIE on se sert aussi du bois, du bois de MIONBO par exemple, puisque l'on a prouvé qu'une tonne de ce bois peut produire de 900 à 1.200 kilowatts-heures d'énergie électrique. Donc ce n'est pas seulement les familles et les paysans qui se servent de ce bois que l'on appelle du bois de feu, il y a

aussi une utilisation par certains pays du tiers monde qui n'ont pas de matières premières, qui n'ont pas de charbon, de pétrole, de ce bois comme source d'énergie finalement ?

— L.H.

C'est tout à fait exact, mais enfin dans le SAHEL dont nous avons parlé, il n'y a pas tellement d'industries, sauf le séchage du poisson, quelques fours à chaux je ne me rappelle pas, certaines petites industries, mais le gros consommateur c'est surtout la cuisine.

Vos chiffres ne sont pas surprenants, je crois qu'il faut 1 m³ ou une demi-tonne de bois de feu par personne et par an. Quand vous me dites que l'on coupe 50 millions de tonnes en INDE ça ne m'étonne pas du tout, ça fait 100 millions de personnes et, comme vous le savez, en INDE je crois qu'actuellement il y en a environ 600 millions. Ce qui est grave d'ailleurs il faut bien le dire, ce qui est grave ce n'est pas d'utiliser le bois pour tel ou tel usage, c'est de l'utiliser au-delà de la possibilité des capacités de la forêt.

— R.F.

Michel BATISSE, Louis HUGUET vient un petit peu de résumer les causes à son avis de cette destruction, de cette dégradation, est-ce que vous êtes d'accord sur l'importance du bois de feu dans la destruction, dans la destructuration des forêts tropicales ?

— M.B.

Je suis pleinement d'accord sur les exemples donnés. Cependant il faut faire attention aux diverses situations dont on parle car nous avons glissé un peu du problème de la conservation de la forêt tropicale humide vers celui du SAHEL des zones sèches. Le problème du bois de feu est un problème extrêmement grave effectivement dans les régions que l'on pourrait appeler marginales au point de vue forestier, notamment la zone sahéenne qui s'étend du SÉNÉGAL jusqu'à l'ÉTHIOPIE et la SOMALIE. Mais ce problème ne se pose pas du tout de la même façon quand on parle de la forêt humide dense du ZAÏRE ou du centre de l'AMAZONIE.

Il s'agit là de deux écosystèmes, de deux systèmes naturels tout à fait différents et autant le problème du bois de feu est grave dans les régions marginales à forêts ouvertes et même très ouvertes du type SAHEL, autant le problème du bois de feu est relativement secondaire dans la forêt humide. Or les préoccupations que l'on voit actuellement dans la presse portent surtout sur la forêt humide. La campagne du FONDS MONDIAL SUR LA NATURE notamment porte spécifiquement sur cette forêt tropicale humide et là les principaux problèmes sont la destruction des espèces et les conséquences sur le cycle de l'eau, sur l'érosion et sur la perte de productivité des sols. La cause n'est pas principalement l'utilisation du bois de feu. En revanche, on doit avoir des préoccupations tout aussi grandes pour les zones marginales du type SAHEL et les zones soumises à la désertification, que pour la forêt tropicale. Les problèmes sont très différents. Il ne faut pas les confondre. Mais ils sont également graves.

— R.F.

Messieurs, nous venons d'expliquer le problème de la déforestation, de la dégradation des forêts tropicales, quelles en étaient les causes, quelles en étaient les conséquences sur le plan des écosystèmes et des climats, etc...

Maintenant j'aimerais vous demander : est-ce qu'il existe des remèdes à cette dégradation des forêts tropicales, est-ce qu'en faisant simplement des politiques d'aménagement du sol rationnelles on peut arriver à résoudre ce problème ou est-ce qu'il faut prévoir d'autres types de mesures qui incluraient des mesures de recherches plus étendues, des mesures de formation d'hommes et puis éventuellement aussi des mesures qui incluraient les paysans dans cet aménagement du sol ?

Louis HUGUET ?

— L.H.

Oui, cette nuit je me suis couché tard et j'ai lu jusqu'à trois heures du matin le livre d'un grand géographe que je sais M. BATISSE admire, qui s'appelle Pierre GOUROU. C'est une personne qui a passé plus de 50 ans de sa vie à étudier les problèmes des tropiques. Sa conclusion est résolument optimiste et la réponse qu'il ferait, s'il était là, à vos questions, serait tout à fait optimiste et positive. Il pense, et je pense avec lui à mon modeste niveau, que les pratiques agricoles actuellement en vigueur dans les pays tropicaux pauvres, et qui sont à mon avis la cause principale de la destruction des forêts, peuvent être sensiblement améliorées. Je ne parlerais pas des méthodes, il en existe, les agronomes le savent et le géographe a donné sa bénédiction si vous voulez à cette théorie. Mais alors

comment y arriver ? C'est là le problème, M. GOUROU parle de l'encadrement et c'est un mot que j'ai adopté. En effet, on ne s'est pas assez occupé dans les pays pauvres du paysan pauvre ; le paysan pauvre a été dans les pays pauvres « le Paria », le « damné de la terre », je le dis dans un de mes articles, du système social de beaucoup de pays pauvres et il faut avouer que dans les pays riches il n'a pas été toujours considéré comme il aurait dû l'être. Il faut donc que, dans les pays pauvres, avec l'aide des pays riches, qui en ont profité d'ailleurs, on s'occupe beaucoup plus du paysan, qu'on l'encadre, qu'on lui donne des crédits, qu'on l'aide, qu'on lui fasse des démonstrations, qu'on l'éduque, qu'on lui fasse des routes, des adductions d'eau pour élever son niveau et sa capacité d'améliorer l'agriculture. Cela pose de très graves problèmes parce que ce n'est pas du jour au lendemain (GOUROU le Géographe dit 100 ans) que l'on transforme complètement des pratiques agricoles centenaires, je dirais plutôt millénaires ; ça prend du temps, mais précisément plus ça prend du temps plus il faut commencer tôt.

— R.F.

Ce sont des changements d'ordre sociaux ?

— L.H.

Il y a également des changements d'ordre sociaux. Il y a des pays d'Amérique latine où certaines bonnes terres sont appropriées par de grosses sociétés, de gros propriétaires, ce qui oblige les paysans à se réfugier dans les montagnes et évidemment les montagnes sont des zones beaucoup plus sensibles en ce qui concerne la destruction de la forêt, l'érosion du sol. Dans d'autres pays comme l'Afrique, on peut se demander au contraire, avec P. GOUROU, si le fait que la terre soit un bien communal, communautaire, n'est pas un obstacle : c'est un obstacle d'un certain côté, c'est un avantage aussi : ça a évité les problèmes de réforme agraire, de latifundisme. On peut se demander, d'ailleurs la Côte-d'Ivoire aussi va dans ce sens, si une certaine appropriation de la terre ne serait pas plus favorable à ce que cette terre soit utilisée, comme on dit en français en « bon père de famille ». Il y a donc des problèmes sociaux, culturels, politiques qui sont très délicats, et franchement nous riches des pays développés nous sommes mal à l'aise pour aider les pays en développement à les résoudre, car ce sont leurs problèmes.

— R.F.

Michel BATISSE ?

— M.B.

Oui, je pense que tout cela est vrai. Je pense aussi que quand on veut aussi s'attaquer à l'utilisation de la nature, où que ce soit, mais notamment dans les pays tropicaux, il faut savoir ce que l'on fait. On a vu que la forêt tropicale proprement dite, était un système extrêmement compliqué. Or on a beaucoup trop souvent pensé que ce système extrêmement compliqué pouvait être facilement utilisé au profit de l'agriculture, c'est-à-dire simplifié au profit d'une exploitation qui paraissait plus intéressante pour les populations humaines. On a fait de la colonisation des terres en introduisant des méthodes d'utilisation du sol qui n'étaient pas nécessairement adaptées aux pays, à la forêt tropicale, au climat et d'ailleurs aux populations elles-mêmes. Il y a là tout un champ d'étude sur ce que l'on peut faire et ce que l'on doit faire dans un tel contexte qui demande tout simplement des recherches et des expérimentations. On ne peut pas espérer « mettre en valeur » comme on dit la forêt tropicale, sans se fonder sur des résultats de recherches.

Mais encore ne s'agit-il pas de n'importe quelles recherches. Des recherches sur les forêts ou sur les sols, il y en a déjà beaucoup. Ce qui manque, ce sont des recherches qui soient orientées spécifiquement vers l'utilisation rationnelle du système écologique considéré, il s'agit donc de recherches appliquées, qui ont un objectif en vue et qui s'attaquent à un problème d'utilisation par l'homme, qui visent en fait à définir la meilleure utilisation possible par l'homme du système en question. Comme il s'agit d'utilisation par l'homme, il s'agit évidemment de recherches de nature interdisciplinaire.

— R.F.

Est-ce que ça existe déjà ?

— M.B.

Oui, heureusement. Ainsi à l'UNESCO, sans vouloir évidemment faire de la publicité pour l'Organisation, nous avons lancé il y a quelques années un programme qui est précisément axé sur la recherche des meilleures utilisations possibles par l'homme des écosystèmes naturels. On l'appelle le programme sur l'homme et la biosphère, ou programme M.A.B. du nom de ses initiales anglaises. Dans le cadre de ce programme on a

précisément mis en place un certain nombre de projets pilotes dans les forêts tropicales humides pour essayer d'y voir clair.

- R.F. Dans quels pays par exemple ?
- M.B. Eh bien, en Afrique, il y a des projets pilotes dans un certain nombre de pays comme par exemple : le projet de la forêt de TAI en Côte-d'Ivoire, le projet de YANGAMBI au ZAÏRE, le projet de MAKOKOU du Gabon. De même il y a un projet dans le sud du VENEZUELA, en AMAZONIE, et des projets en MALAISIE ou en INDONÉSIE. Ces projets pilotes sont d'ailleurs tous reliés entre-eux et forment un véritable réseau d'échange d'informations, et même d'échange de personnes, de façon à ce que les résultats que l'on obtient dans un endroit soient utilisés dans un autre et que l'on puisse comparer ces résultats. Mais ce qui est important dans ces projets et qu'il importe de souligner, c'est qu'il s'agit de projets où les chercheurs, aussi bien des sciences exactes que des sciences humaines, sont dès le départ en contact d'une part avec les administrateurs, avec les décideurs, de façon à formuler ensemble les programmes de recherches, c'est-à-dire s'attaquer aux vrais problèmes et non pas à des problèmes théoriques et d'autre part sont en contact avec les populations.
- R.F. Parce que c'est ça qui est le plus important ?
- M.B. Absolument, et c'est ce que l'on oublie trop souvent. Il est essentiel d'abord de comprendre ce que les populations veulent, ce qu'elles peuvent faire et ce qu'elles ne peuvent pas faire. Souvent les échecs sont venus de ce que l'on voulait faire faire à des populations des choses qu'elles ne pouvaient pas faire. Il y a lieu d'autre part de bénéficier de l'expérience de ces populations et des les associer véritablement à l'expérience en cours, de façon à ce qu'elles se sentent en quelque sorte concernées et qu'elles apportent leur appui à ces projets de recherches.
- R.F. Parce que sans l'appui de ces populations effectivement ces projets ne peuvent pas aboutir ?
- M.B. C'est très important d'avoir l'appui des populations pour comprendre la façon de leur être vraiment utile. C'est très important aussi pour une autre raison. On a dit que l'un des problèmes les plus difficiles de la forêt tropicale était la conservation du capital génétique. Pour conserver ce capital génétique il faut des réserves, il faut des zones que l'on ne touche pas, où l'évolution va suivre son cours et où les espèces vont se multiplier et se maintenir. Mais il faut pour cela que ces zones soient effectivement protégées. Or, comment voulez-vous protéger ces zones si la population locale ne comprend pas pourquoi et n'est pas associée à cette protection. Le problème de la conservation, y compris le problème de la protection des grands parcs nationaux africains, ne pourra être résolu que dans la mesure où les populations comprendront que c'est leur intérêt qui est en cause et non pas l'intérêt de quelques touristes étrangers qui viennent prendre des photos. C'est pour cela que dans les projets de recherches du M.A.B. nous avons presque toujours une zone protégée qu'on appelle une « réserve de la biosphère ». Toutes les réserves de la biosphère du monde forment progressivement une sorte de grand réseau dont l'objectif est de maintenir, de conserver les ressources génétiques de la planète et ceci avec l'appui des populations qui se trouvent à côté de ces réserves et qui comprennent que le maintien de ces ressources est dans leur propre intérêt.